

# *LES PAYSANS JURASSIENS EN INDUSTRIE : PHÉNOMÈNE MARGINAL OU MODÈLE SOUS-ESTIMÉ ?<sup>1</sup>*

—  
*Jean-Marc OLIVIER*

**Jean-Marc OLIVIER**  
*Centre Pierre Léon  
Université Toulouse-Le Mirail*

**L**oin de l'influence de l'agglomération lyonnaise, au cœur du versant français de la chaîne jurassienne, les habitants de la haute vallée de la Bienne développent une production massive d'objets manufacturés pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, sans concentration urbaine. Pour cela, la société rurale du haut Jura a su transformer ses contraintes historiques et naturelles en atouts. Intériorisant un très fort sentiment identitaire – où le lien avec la terre se double d'un attachement au « pays » – les paysans pluri-actifs de la région de Morez préservent leur micro-société pastorale grâce à une « industrialisation douce ». Cette dernière exploite les énergies renouvelables, respecte les paysages agraires et se révèle complémentaire des activités agricoles.

1 - Cet article s'appuie sur les résultats d'une thèse : OLIVIER (Jean-Marc), *Société rurale et industrialisation douce : Morez (Jura) (1780-1914)*, Université Lumière-Lyon 2, 1998, (direction Claude-Isabelle Brelot).

2 - Franklin MENDELS a soutenu sa thèse devant l'université du Wisconsin en 1969 sous le titre : *Industrialization and population pressure in XVIII<sup>th</sup> century Flanders*. Il présente le concept de proto-industrialisation dans un article de 1972 : "Protoindustrialization, the first phase of the industrialization process", *Journal of Economic History*, mars 1972, p. 241-261. Il fut membre associé du centre Pierre Léon.

Cette réussite se traduit par une succession de cycles techniques brillants reposant sur un système de production efficace pendant plus de cent cinquante ans. Ainsi, innovation et gains de productivité ne sont pas l'apanage du *factory system*. De plus, le modèle de développement haut jurassien, intrinsèquement rural, n'appartient pas au schéma mendelsien de la proto-industrialisation<sup>2</sup>, car il ne s'articule pas autour d'une ville-centre donneuse d'ordres et il n'est pas condamné à un déclin final irréversible. Il existe donc des industries rurales autonomes, comme l'attestent les succès moréziens reposant sur des facteurs sociaux spécifiques au monde des campagnes. Enfin, l'extrême discrétion de ces activités invite l'historien à s'interroger sur leur fréquence.

### LES SUCCÈS INDUSTRIELS D'UNE HAUTE VALLÉE ENCLAVÉE

Véritable « bout du monde » ignorant la ville, la région de Morez appartient aux confins pauvres de la France et de la Suisse. Les sols calcaires peu épais et la sévérité des hivers à plus de 800 mètres d'altitude découragent l'implantation définitive d'agriculteurs jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Les abbés de Saint-Claude instaurent la mainmorte afin de fixer les paysans défricheurs ; cette pratique perdure jusqu'à la veille de la Révolution malgré le grand procès intenté par les communautés serves avec le soutien de Voltaire. Le déterminisme géographique et historique semble donc condamner cet espace à la stagnation économique, autarcie et exode rural apparaissant inexorables. Contredisant cette vision « rostowienne » des conditions préalables au décollage, les serfs du haut Jura participent brillamment à l'essor technique et commercial de la fin du

XVIII<sup>e</sup> siècle, puis leurs descendants développent un redoutable système de production. Cette évolution s'effectue sans reniement de l'identité rurale et paysanne forgée dans la spécificité du creuset montagnard.

En effet, la mainmorte associée aux défrichements tardifs institue la famille élargie comme cellule de base de cette société, tout en tissant un lien fort entre la population et sa terre. La pauvreté des sols provoque, par un choc en retour, une spécialisation pastorale, laitière et fromagère, invitant à l'échange, tandis que les fruitières créent des intérêts communs entre les fermes isolées. Enfin, l'enclavement initial stimule l'acquisition de savoir-faire techniques nécessaires au fonctionnement autarcique des exploitations agricoles pendant les longs hivers. Ainsi se forge une solide identité rurale reposant sur un idéal : le statut de propriétaire-cultivateur indépendant.

Toutefois, confrontées à une forte croissance démographique menaçant l'existence de leurs exploitations, les familles rurales réagissent en optimisant leurs activités artisanales annexes. En effet, la population du canton de Morez progresse de plus de 40 % entre 1790 et 1866, puis elle se stabilise autour de 15 000 habitants jusqu'en 1914. Ce dernier chiffre correspond à une densité de plus de 60 habitants par km<sup>2</sup>, moyenne très élevée pour une région de montagne. Cependant, l'exode rural reste très rare dans les dix communes du canton. Cette aptitude à se maintenir sur sa terre s'explique par le développement des activités non agricoles.

Dépassant rapidement le stade d'une production destinée à un marché local, les paysans pluri-actifs se tournent vers l'exportation grâce à trois grands cycles successifs : la clouterie (fin XVIII<sup>e</sup> siècle-début XIX<sup>e</sup> siècle), l'horlogerie (1820-1880) et la lunetterie (1860-

1914...). Une ville-centre s'ébauche, choisie pour ses possibilités hydrauliques et sa position commerciale avantageuse sur la route royale puis nationale de Paris à Genève. Mais Morez conserve longtemps une structure très éclatée en ateliers dispersés au fil de la vallée. Sa population demeure inférieure à 3 000 habitants jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Ses caractères urbains n'apparaissent que dans la deuxième moitié de ce siècle et le bourg reste constamment enraciné dans l'espace rural qui lui a donné naissance. C'est essentiellement au cœur de ce dernier qu'apparaissent les innovations.

Démultiplication des quantités produites et technicité croissante témoignent de l'efficacité de l'établissage<sup>3</sup> rural morézien. Ainsi, à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, les cinq cents paysans-cloutiers des villages diversifient leur fabrication de clous forgés pour échapper à la concurrence des pointeries mécanisées. Ils envoient 39 articles différents à l'exposition nationale de 1806, en particulier des clous pour roues de voitures, des clous d'ardoises et des « clavins » à deux têtes pour tavaillons<sup>4</sup>. Cette grande maîtrise du métal favorise le passage à la production d'horloges. La réduction progressive de la taille des rouages aboutit à un mécanisme idéal, le « mouvement de comtoise », élaboré à Morbier. Composée de deux parties distinctes – heures et sonneries – cette horloge se révèle robuste, simple d'entretien et très facile à produire en « parties brisées ». Plusieurs villages se spécialisent : les forgerons de La Mouille élaborent la cage, Moréziens et Morberands plantent l'échappement tandis que les caisses en sapin sont réalisées à Bois-d'Amont. Chaque famille paysanne met sa dextérité au service de l'établissage horloger, en limant les pignons, les roues, les ancres et les aiguilles ou en assemblant différents éléments. Cette division très poussée du tra-

vail porte rapidement ses fruits. Entre 1800 et 1850, la production bondit de 5.000 mouvements à plus de 100.000 et le prix de revient des horloges les plus simples chute de 100 francs à moins de 20 francs. La longévité exceptionnelle de la comtoise aboutit à une saturation du marché, mais la lunetterie prend le relais comme activité complémentaire. Cette dernière amplifie les succès de l'horlogerie en mobilisant la main-d'œuvre féminine des campagnes et en élargissant l'espace de l'établissage à une vingtaine de communes grâce à la légèreté des objets qui circulent. La fabrication connaît un essor rapide, 2 500 montures en 1827, onze millions en 1881. À cette date, plus de 2 000 personnes participent aux 200 opérations nécessaires à la confection des différents types de lunettes et pince-nez.

Enfin, frappante est la réussite commerciale des hauts Jurassiens. Si les clous forgés ne sont diffusés qu'en France et en Suisse, les comtoises font la conquête de la péninsule ibérique et d'une partie du bassin méditerranéen. Avec la lunetterie, le commerce morézien acquiert une dimension mondiale. Toute l'Europe est conquise, puis le marché nord-américain qui joue un rôle décisif pendant les années 1880. Enfin, l'Amérique du Sud et l'Extrême-Orient sont systématiquement prospectés puis pénétrés grâce au système du catalogue accompagné d'échantillons. Les hauts Jurassiens conservent dans tous les cas le contrôle de leurs exportations.

Ainsi, le concept mendelsien de proto-industrialisation n'est pas opératoire dans cet espace où le dynamisme demeure constamment d'essence rurale. De plus, le système morézien échappe à la loi des rendements décroissants liés à l'extension de l'aire de production. Enfin, il n'y a pas de paupérisation progressive des acteurs de base du processus comme

3 - L'établissage est un terme emprunté à l'horlogerie de la montre. Il peut être défini comme la distribution de certaines phases du travail, à des paysans-horlogers, par les établisseurs. Ces derniers ne peuvent pas être totalement assimilés aux marchands-fabricants citadins de la proto-industrie textile car ils résident fréquemment dans le monde rural. Par extension, il est possible de parler d'un établissage lunetier, les montures de lunettes et de pince-nez se prêtant parfaitement à une production dispersée de petites pièces assemblées progressivement (tenons, vis, charnières, ponts, cercles, ressorts, branches, verres...).

4 - Archives municipales de Morez, F II 12.

5 - TERRIER (Didier), *Les deux âges de la proto-industrie. Les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois, 1730-1880*, Paris, EHESS, 1996.

6 - Plusieurs chefs de familles de défricheurs ont laissé leurs noms à des lieux-dits longtemps habités par leurs descendants.

dans la proto-industrie textile<sup>5</sup>. Au contraire, le renouvellement de la pluri-activité et de l'établissement, à l'occasion des changements de cycles techniques, offre des opportunités d'enrichissement, voire d'ascension dans le groupe des établissements.

### LA DYNAMIQUE SOCIALE D'UN ESPACE DE PRODUCTION RURAL

Les 205 généalogies descendantes reconstituées pour cette recherche révèlent les constantes de la société montagnarde de la haute vallée de la Bienne. Ainsi, ce corpus représentant professionnellement et géographiquement la société du canton de Morez pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, atteste la rareté des déclassements et la fréquence des évolutions douces. Les réussites les plus spectaculaires se font sans ostentation. Les stratégies des familles élargies obéissent à une logique locale : perpétuer l'exploitation agricole malgré le morcellement successoral. La communion, le mariage et surtout la pluri-activité permettent de préserver le patrimoine foncier ou de le reconstituer. Plus : la valeur sociale d'une réussite industrielle ou commerciale n'est prise en compte dans le microcosme morézien que si elle permet de renforcer le lien avec la terre des ancêtres éponymes<sup>6</sup>.

En premier lieu, le concept d'industrialisation rurale douce repose sur des avantages socio-économiques partagés entre l'établissement et les pluri-actifs. La main-d'œuvre rurale séduit l'entrepreneur par son moindre coût et l'auto-contrôle de la qualité de sa production. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sa souplesse d'utilisation ne fait que croître avec la diffusion précoce du téléphone, de l'automobile et de l'électricité. Une commande

peut être modifiée instantanément, réalisée plus rapidement avec la lumière artificielle qui allonge les journées de travail et récupérée directement par l'établissement automobiliste. De son côté, la famille pluri-active conçoit le revenu obtenu comme un complément des ressources agricoles et non comme un salaire. Enfin, l'activité à domicile n'empêche pas sur le bon fonctionnement de l'exploitation agricole, les travaux d'horlogerie, ou de lunetterie, étant effectués pendant les temps morts hivernaux.

De même, le voyageur de commerce n'est qu'un paysan libéré de ses obligations qui doit servir la cause commune des familles élargies : compléter les revenus afin de sauvegarder le patrimoine foncier. Pendant les deux premiers tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, ce rôle reste dévolu aux rouliers des cantons de Morez et de Saint-Laurent qui sillonnent la France et l'Espagne avec leurs voitures allongées pour écouler les sapins, les fromages, les horloges et les lunettes. Ils circulent pendant l'hiver, abandonnant l'entretien des vaches laitières à leurs épouses. Plus tard, les circuits commerciaux sont toujours l'objet d'une attention privilégiée. Le client est fréquemment démarché personnellement par l'un des fils de l'établissement. Les notions de dépôt-vente, de service après-vente, d'échantillon et de vente par correspondance symbolisent l'intention de développer des relations durables, fondées sur une confiance réciproque, source de stabilité et de profits modérés, mais réguliers. Ainsi, l'idéal social détermine chaque élément de la réussite économique. Nous inversons ici la vision habituelle inspirée du matérialisme historique qui soulignait la dépendance économique de tous les phénomènes sociaux. En définitive, le système morézien présente l'avantage d'entretenir une mobilité sociale démocratisée pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle alors

que la grande fluidité de la société française se limite à la période 1780-1840.

Les ressorts profonds de cette logique purement sociale demeurent cependant difficiles à définir. Le fonctionnement d'une société n'est pas mécanique et il faut prendre en compte des sentiments non quantifiables comme l'attachement à la terre natale ou la reconnaissance par ses pairs. Ainsi, pour un Morézien, le maintien de son exploitation agricole, associé à une solide réputation d'habileté technique, représente davantage que l'accroissement de sa fortune mobilière. Le regard des proches l'emporte sur les critères standardisés de la hiérarchie sociale citadine. Cette dernière correspond à un univers anonyme fondamentalement différent de celui des ancêtres éponymes du haut Jura où le goût du luxe et la démesure sont systématiquement dénoncés. Ainsi, André Roy critique la location de baignoires par quelques établissements<sup>7</sup> tandis que Romain Roussel raconte la faillite d'un entrepreneur morézien qui veut étendre son activité au-delà des limites habituelles<sup>8</sup>. Il persiste cependant des zones d'ombre dans notre connaissance de la force du lien local. Sa genèse a pu être esquissée, mais ne devrait-elle pas également prendre en compte une certaine originalité politique ?

En effet, il existe une affirmation précoce du sentiment républicain dans le département du Jura et plus particulièrement dans le haut Jura. Cet espace a connu une « déféodalisation » complète à l'issue de la Révolution et la grande propriété noble est totalement absente du canton de Morez au XIX<sup>e</sup> siècle. Les résultats électoraux confirment l'inexistence du patronage nobiliaire, ou conservateur, dans cette région. Louis-Napoléon Bonaparte ne recueille que 60 % des voix à Morez lors du plébiscite du 21 décembre 1851 et il rencontre une

forte hostilité quand il écarte l'ancien maire républicain Gabriel Regad. Aux élections de 1869 et 1871, aucun noble n'est élu dans le Jura. La vie politique dans le canton de Morez repose sur une démocratie de petits propriétaires terriens et d'établisseurs individualistes tous soucieux de préserver leur indépendance. Le socialisme émerge très progressivement et en suivant la voix originale du courant « utopique », prolongé par les mouvements coopératifs. Les syndicats constitués entre 1884 et 1914 ont une existence fragile et les premières grèves de 1902 et 1904 sont éphémères. La perpétuation de la société rurale par la pluri-activité demeure l'idéal social dominant dans une société traditionnellement peu conflictuelle<sup>9</sup>. Il existe toujours un puissant refus de l'exode rural et de la prolétarianisation urbaine à la veille de la première guerre mondiale.

Le succès du modèle morézien apparaît également à la lecture de la statistique des mutations par décès. Sur un total de 349 déclarations de succession étudiées parmi les membres des 205 généalogies représentatives, 18 seulement, soit 5 %, correspondent à ceux qui ne laissent rien à leur mort, ou presque rien. À la même époque, deux Rouennais sur trois et trois Bordelais sur quatre décèdent sans rien posséder<sup>10</sup>. Dans une ville née de la grande industrie comme Lille, 87 % des habitants meurent dans la misère à la Belle Époque<sup>11</sup>. Les paysans-lunetiers du haut Jura, même s'ils ignorent ces statistiques, établissent des comparaisons à l'occasion de leur service militaire ou d'une excursion à Lyon. Alors ils intériorisent les avantages de cette société rurale faiblement hiérarchisée qui leur offre de réelles possibilités de promotion et les protège du déclassement ou de l'anonymat. Satisfaisant les aspirations existentialistes de ses membres, l'idéal social morézien est

7 - ROY (André), *À travers le salariat. L'industrie de la lunetterie dans le canton de Morez (Jura)*, Lyon, Phily, 1913.

8 - ROUSSEL (Romain), *Dieu est passé la nuit*, Besançon, Granvelle, 1947, p. 17-49. Recueil de nouvelles décrivant Morez et ses habitants pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le premier texte intitulé « Valérie à l'ange » décrit les projets démesurés d'un petit industriel.

9 - Le dépouillement des archives de la justice de paix confirme la rareté des violences physiques, le principal délit recensé demeurant l'ouverture trop tardive des auberges (Archives départementales du Jura, Up 4128 à 4419 : des sondages ont été effectués dans chaque décennie).

10 - LEQUIN (Yves), « Les citadins, les classes et les luttes sociales », DUBY (Georges) (dir.), *Histoire de la France urbaine*, tome 4, *La ville de l'âge industriel. Le cycle haussmannien* (1840-1950), Paris, Seuil, 1983, p. 473-559.

11 - Ibid.

12 - LAMARD (Pierre), *Histoire d'un capital familial au XIX<sup>e</sup> siècle : le capital Japy (1777-1910)*, Belfort, Société

belfortaine  
d'émulation, 1988.

13 - PETITEAU  
(Natalie), *L'horlogerie  
des Bourgeois  
conquérants. Histoire  
des établissements  
Bourgeois de  
Damprichard (Doubs),  
1780-1939*, Besançon,  
Annales littéraires de  
l'Université de  
Besançon, 1994.

14 - BRELOT (Claude-  
Isabelle) et MAYAUD  
(Jean-Luc), *L'industrie  
en sabots. La  
taillanderie de Nans-  
sous-Sainte-Anne  
(Doubs). Les conquêtes  
d'une ferme-atelier aux  
XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*,  
Paris, Garnier et  
Pauvert, 1982.

15 - OLMIER (Jean-  
Marc), « Industrialisation  
douce et enracinement  
rural (fin du XVIII<sup>e</sup> siècle-  
1914) », *Le Pays de  
Montbéliard, 1850-  
2000*, Montbéliard,  
Société d'émulation de  
Montbéliard, 2000,  
p. 176-193.

16 - BARRELET (Jean-  
Marc) et RAMSEYER  
(Jacques), *La Chaux-  
de-Fonds ou le défi  
d'une cité horlogère*,  
1848/1914, La Chaux-  
de-Fonds, Editions d'En  
Haut, 1990.

17 - JEQUIER  
(François), *De la forge  
à la manufacture  
horlogère (XVIII<sup>e</sup>-  
XX<sup>e</sup> siècles)*, Lausanne,  
Bibliothèque historique  
vaudoise, 1983.

ardemment défendu par les habitants du canton. Voter à gauche est donc ici moins important que de participer aux prouesses de l'établissage. Une véritable conscience de place semble animer établisseeurs, chefs d'ateliers domestiques et travailleurs à domicile.

Faut-il assimiler pour autant l'exemple morézien à une exception ? L'existence d'autres espaces ruraux connaissant une réussite similaire, indépendante des grands cycles conjoncturels, nous invite à tenter une conceptualisation plus large.

### UN MODÈLE SOUS-ÉVALUÉ

Plusieurs recherches récentes confirment la pluralité de la proto-industrie, y compris dans le secteur textile. Dans les domaines de l'horlogerie, de la coutellerie et des articles de Paris, le constat est encore plus net : il existe des sociétés rurales entreprenantes, capables de se perpétuer en élaborant une industrialisation douce. Ainsi en va-t-il pour les paysans-horlogers du haut Doubs. En effet, ne se contentant pas d'exécuter le travail commandé par les établisseeurs suisses ou bisontins, plusieurs d'entre eux développent leur propre production. En particulier Frédéric Japy de Beaucourt, fils d'un forgeron de village, qui invente et diffuse l'ébauche de montre bon marché<sup>12</sup> ; ou encore, les Bourgeois de Damprichard, qui créent une entreprise horlogère et développent les montres à blindage<sup>13</sup>. Les taillandiers de Nans-sous-Sainte-Anne participent aussi à ce dynamisme des entrepreneurs ruraux<sup>14</sup>. L'aventure industrielle des Peugeot débute également au cœur d'un espace profondément rural<sup>15</sup>. Paysans enrichis, ces derniers s'installent dans la petite vallée du Gland où ils dirigent différents petits établissements – moulin,

tannerie, martinet, laminoir, filature, tissage – utilisant très largement la main-d'œuvre locale. Au Sud de la Franche-Comté, les habitants de la région de Saint-Claude réemploient leur savoir-faire technique dans les différents métiers de la tableterie, produisant et exportant à grande échelle des boîtes et des pipes puis des pierres taillées, précieuses ou artificielles.

Au total, l'arc jurassien élargi à la Forêt-Noire et aux Alpes du Nord recèle plusieurs espaces ruraux qui s'industrialisent en respectant les équilibres sociaux anciens. En effet, aucune ville majeure ne domine ces nébuleuses ; au contraire, l'essor des bourgs de Saint-Claude, Morez, Pontarlier, Montbéliard ou Furtwangen procède souvent de la vitalité rurale qui les entoure. Cette hypothèse se confirme sur le versant suisse, particulièrement dynamique, où les entreprises horlogères les plus célèbres sont profondément ancrées dans le monde des campagnes. Ainsi, Daniel Jean-Richard, fondateurs de l'horlogerie des montagnes du canton de Neuchâtel, est originaire d'un modeste hameau : La Sagne. La Chaux-de-Fonds émerge tardivement et ses caractères urbains s'affirment lentement, cette ville résultant d'une concentration de paysans-horlogers<sup>16</sup>. Enfin, les montres les plus performantes sont souvent réalisées dans les espaces les plus enclavés, à l'image de la vallée de Joux étudiée par François Jequier<sup>17</sup>.

En dehors de cet arc montagneux majeur, les exemples d'industrialisation douce, renforçant la société rurale environnante, apparaissent nombreux. Ainsi, les fabricants de peigne en corne de l'Ariège, les tricoteurs de bérets du Béarn, les chapeliers du Tarn-et-Garonne, les bouchonniers des Maures et les horlogers de Mora<sup>18</sup> en Suède constituent des nébuleuses de produc-

tion concurrentielles, sans centre urbain. Il apparaît également légitime de s'interroger sur le rôle des ruraux dans la parfumerie de Grasse, le délainage maza-métain<sup>19</sup> ou la ganterie de Millau. En effet, leur part réelle dans les origines puis dans l'essor du système de fabrication a souvent été minorée pour ne pas nuire au prestige commercial des entreprises.

La proto-industrie rurale n'est donc pas seulement une simple survivance – fruit d'une délocalisation des activités urbaines – destinée à exploiter une main-d'œuvre bon marché. Elle possède parfois ses propres ressorts créatifs et ils ont une origine sociale. En effet, aucune industrialisation durable des campagnes ne repose sur une mono-activité ou un simple avantage technique. La capacité de renouvellement des productions confirme l'existence d'un moteur social de la réussite économique. Ainsi, nous avons identifié plusieurs exemples de perpétuations de l'industrie rurale au-delà des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles en dehors du cas morézien. Dans la région de Saint-Claude, la tournerie et la tabletterie ont cédé progressivement la place au lapidaire et de nombreux ateliers ruraux continuent à fonctionner jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Dans le Pays de Montbéliard, à Montécheroux, les fabricants de pinces horlogères ont pérennisé leur activité en réalisant des instruments haut de gamme. De plus, dans ce dernier espace, la maîtrise de la mécanique – acquise en fréquentant les différentes machines textiles et en s'adonnant à l'horlogerie – favorise le passage à d'autres activités : la production de bicyclettes puis d'automobiles. Or, malgré l'édification d'usines plus vastes comme celle de Sochaux à partir de 1910, les paysans-ouvriers demeurent très nombreux dans le Pays de Montbéliard jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle<sup>20</sup>.

D'autre part, sur le modèle de la lunetterie morézienne, certains secteurs n'hésitent pas à changer de matière première pour rester compétitifs. C'est le cas de la coutellerie, où le bois et la corne des manches de couteaux sont remplacés par du plastique. À quelques kilomètres de Thiers, le coutelier Jean Dauphant, installé dans le hameau de Sarraix, franchit une étape supplémentaire. Au sortir de la deuxième guerre mondiale, il décide de fabriquer des chaussures en plastique pour satisfaire les énormes besoins des consommateurs. Le succès est immédiat et les « méduses » sont devenues un « produit mythique qui traverse les modes et les époques ». L'enracinement rural est ici exemplaire : « Plastic Auvergne, qui emploie 300 personnes, s'était toujours fait une obligation de conserver l'intégralité de ses opérations dans son hameau, malgré le coût de la main-d'œuvre » soixante fois plus élevé qu'en Chine « selon Marc Paslier. Cette année (1998), il a dû se résoudre, pour la première fois, à confier quelques opérations de matelassage de bottes en Europe de l'Est ». La famille élargie constitue le second pilier de cette entreprise, les quatre branches de la dynastie étant présentes à la fois au conseil de surveillance et au directoire<sup>21</sup>. Enfin, dans le haut Jura, certains émailleurs sont passés des cadrans d'horloges aux plaques publicitaires puis aux panneaux routiers, engendrant le plus grand établissement de ce type en France, l'usine Girod de Bellefontaine, véritable « usine aux champs » installée dans un village de moins de 500 habitants. Ces nombreux exemples de prorogation de l'industrie rurale, auxquels il faudrait ajouter les succès de l'horlogerie helvétique, suggèrent l'existence d'autres modèles de développement que le système usinier et son préalable proto-industriel.

18 - JACOBSSON (Eva),  
*Urmakare I Mora socken*. Grycksbo, 1987.

19 - CAZALS (Rémy),  
*Les révolutions industrielles à Mazamet, 1750-1900*, Paris-Toulouse, La Découverte-Maspéro-Privat, 1983.

20 - DEZERT (Bernard),  
*La croissance industrielle et urbaine de la Porte d'Alsace*, Paris, Publication de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris-Sorbonne, série « Recherches », tome 55, 1969, p. 302 : « Le phénomène a atteint son apogée dans la décennie 1950-1960. Les ouvriers-paysans ont même été, un moment, "l'armature" de l'industrie dans la région. Depuis 1960, les ouvriers sont nettement plus nombreux que les ouvriers-paysans ; par exemple, dans les usines de 5 000 salariés et plus, 51 % du personnel sont constitués par des ouvriers, contre 37 % par des ouvriers-paysans, au moment de l'enquête du CREA (1964-1965) ».

21 - ORANGE (Martine), « Les méduses auvergnates à l'assaut des plages », *Le Monde*, 10 septembre 1998.  
« Aujourd'hui, l'entreprise fabrique 80 modèles de

*chaussures différents. Produisant 6 millions de paires par an, dont une grande partie encore à la main, elle est le premier fabricant européen de la chaussure en plastique, et réalise 38 % de son chiffre d'affaires (122 millions de francs en 1997) à l'étranger ».*

22 - VERLEY (Patrick), *L'échelle du monde. Essai sur l'industrialisation de l'Occident*, Paris, Gallimard, 1997.

23 - En 1895, les exportations françaises de « tableterie, bimbeloterie, lorgnettes, broserie, éventails, boutons et articles de l'industrie parisienne » s'élèvent à 127 millions de francs alors que les importations ne représentent que 8 millions de francs : *Annales du commerce extérieur*, « situation commerciale de la France », 1897, 3<sup>e</sup> fascicule, p. 38-41. L'appellation « articles de Paris » est trompeuse et contribue à la sous-estimation des industries rurales, ainsi, les lunettes moréziennes et la tableterie sanclaudienne sont très fréquemment commercialisées sous ce label passe-partout.

Finalement, si Patrick Verley démontre qu'à partir de 1750 la demande des marchés intérieurs ne peut plus être satisfaite par les méthodes de productions traditionnelles, trop peu rentables ou trop chères, il souligne aussi la diversité des modes inédits d'organisation du travail<sup>22</sup>. Ainsi, un système technique peut générer un système social, mais l'inverse est également vrai. En optimisant l'établissement, les entrepreneurs du haut Jura en font la démonstration. Le renouvellement continu des activités et des établissements, tous ancrés dans leur territoire, offre une alternative durable à l'exode rural. Le refus de la concentration, loin d'être un archaïsme, se révèle stimulant ; la persistance d'une grappe de petits établissements étant l'une des clés de la longévité du modèle industriel morézien.

En effet, la conservation du contrôle financier de son entreprise demeure la priorité d'une famille d'entrepreneurs locaux. Dans un contexte de concurrence exacerbée, elle l'oblige à innover constamment. De même, l'enracinement local est parfois ressenti comme une obligation morale vis-à-vis des employés, voire des ancêtres. Ces choix ne sont pas tous voués à l'échec : ils peuvent sembler manquer de rationalité économique à court terme, mais ils se révèlent souvent opératoires à long terme. D'ailleurs, il faudrait opposer la rentabilité véritable des forges à l'anglaise de Fraisans, près de Dole, à celle des petits établissements métallurgiques de la montagne jurassienne. Les premières ont totalement disparu malgré les aides importantes consenties par l'Etat dès Napoléon III, alors que les autres s'épanouissent en comptant sur leurs propres forces. Ainsi, malgré sa structure rurale et éclatée, l'établissement horloger puis lunetier a su répondre aux besoins des marchés européens et mondiaux, contrairement à la grande sidérurgie française.

De plus, l'échec ou le déclin final de beaucoup d'autres industries rurales ne doit pas dissimuler leurs périodes prospères antérieures, il faut éviter tout raisonnement téléologique et anachronique. Certaines formes d'industrialisation rurale douce ont joué un rôle actif dans le processus de développement économique, en particulier dans la France paysanne du XIX<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. La production d'objets légers et très variés, réalisés par des ouvriers à domicile préférant se déclarer agriculteurs, a longtemps été sous-estimée par les grandes enquêtes statistiques. Pourtant, les industries rurales ont participé activement au succès des exportations d'articles de Paris, branche excédentaire majeure de la balance commerciale française du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>.